

YETTOU

l'ombre du foyer !

Roman de Mohamed Ait Bellahcen

A woman in profile, wearing a dark headscarf, looking towards the right. The background is a blurred outdoor setting, possibly a street or courtyard, with a building visible in the distance. The lighting is soft and natural, suggesting an outdoor setting during the day.

*Celle que lon
voit sans regarder*

Yettou, “Celle que l’on voit sans regarder !”

Il y a des histoires qu’on n’écrit pas pour briller, ni pour choquer. Des histoires sans grands éclats, sans drames spectaculaires, mais où chaque silence pèse, chaque regard manqué blesse, et chaque geste banal recèle une vérité humaine profonde.

Yettou, l’ombre du foyer est née d’une de ces histoires. Une histoire souvent croisée dans un couloir, entre deux lessives, dans l’odeur du pain grillé ou la vapeur d’un thé préparé trop tôt. Une histoire murmurée entre femmes, jamais vraiment dite, mais toujours connue. L’histoire de celles qu’on appelle sans écouter, qu’on regarde sans voir, qu’on remercie sans y penser. Les femmes de ménage. Les Yettou du Maroc.

J’ai commencé ce roman en pensant à toutes ces femmes croisées au fil de mes jours. Leur foulard noué, leur regard baissé, leur voix douce, presque effacée. Et pourtant, quelle force. Quelle endurance. Quelle sagesse aussi, parfois. Je me suis souvent demandé : que penseraient-elles si elles pouvaient parler librement ? Que diraient-elles si on leur laissait un espace, un cahier, une page blanche ? Ce roman est ma tentative, peut-être maladroite, de leur tendre cette page.

Yettou n’existe pas. Et pourtant, elle est partout. Dans les appartements de Rabat, les villas de Casablanca, les maisons de Fès ou de Tanger. Elle est née à Khénifra, comme tant d’autres venues du monde rural avec, dans leur baluchon, l’espoir d’un avenir un peu moins rude. Elle a connu le mépris, le soupçon, l’oubli. Mais elle a aussi connu la tendresse, les rires d’un enfant, le dessin offert sans raison. Ce roman suit ses pas. Ceux qu’elle laisse sur le carrelage propre, ceux qu’elle cache dans son journal intime.

Ce livre n’est pas un manifeste. Ce n’est pas non plus une biographie. C’est un hommage. Un portrait fictif, mais inspiré de mille vérités. J’ai voulu écrire avec pudeur, sans pathos, sans misérabilisme, mais avec toute la gravité que mérite l’invisibilité sociale. J’ai voulu rendre la parole à une femme qu’on croise tous, sans jamais lui poser la seule question qui compte : « Et toi, comment vas-tu ? »

Si ce roman peut ouvrir les yeux d’un lecteur, éveiller une conscience, provoquer un merci sincère ou un regard plus humain, alors il aura servi. Modestement. Comme Yettou sert le thé chaque matin.

Je dédie cette préface à toutes celles qui, dans le silence, tiennent debout des foyers qui ne les regardent pas. À celles qui ne demandent rien, mais méritent tout. Et à vous, lecteur ou lectrice, qui tenez ce livre entre les mains : que chaque page soit une reconnaissance. Une réparation. Une mémoire.

Et si, en refermant ce livre, vous pensez à une Yettou que vous connaissez, ou que vous avez connue, alors elle n’est plus seule.

PRÉFACE

“Ce que je n’ai jamais dit, je l’ai écrit.”

Je ne sais pas très bien pourquoi j’écris. Je ne sais pas si mes mots valent la peine d’être lus. Mais il y a des choses qu’on ne peut plus garder en soi. Des silences trop pleins, des souvenirs qui frappent à la porte chaque nuit.

J’ai longtemps cru que ma vie n’avait pas d’histoire. Juste des journées qui se répètent, des matins sans nom, des nuits sans bruit. Un balai, un tablier, une clé au fond d’une poche. J’étais là, mais sans y être. Je passais entre les murs comme l’ombre du linge qu’on étend.

Et puis un jour, une main m’a tendu un cahier. Un cahier vide. Un endroit où je pouvais être quelqu’un. Pas seulement “chikhama”, pas seulement la femme qui lave et qui range. Mais moi. Yettou. Celle qui sent le thé à la menthe et la nostalgie. Celle qui pense, qui se souvient, qui espère encore.

Je n’ai pas de grands mots. Pas de diplômes. Mais j’ai des choses à dire. Des choses qu’on n’écoute jamais parce qu’elles viennent d’une voix basse, d’une bouche qui ne réclame pas, d’un cœur qui a trop longtemps appris à se taire.

Dans ces pages, je n’écris pas pour me plaindre. J’écris pour ne pas disparaître. Pour laisser une trace, même minuscule. Pour qu’un jour, peut-être, quelqu’un lise et dise: “Moi aussi, j’ai connu ça.” Alors, on sera deux à ne plus être seules.

C’est tout ce que je veux.

Être un peu vue.

Être un peu entendue.

Et qu’on sache, juste une fois, que je m’appelle Yettou.

Alors j’ai écrit.

**OU POURQUOI J’AI ÉCRIT CE ROMAN COMME
UNE SORTE DE THÉRAPIE SILENCIEUSE.**

PROLOGUE

Il y a, dans chaque foyer marocain, une silhouette discrète que l'on croise sans la voir. Une femme qui arrive avant le lever du jour, qui connaît les habitudes des enfants, les humeurs des adultes, les secrets des murs. Elle nettoie sans bruit, prépare sans plainte, soutient sans exigence. Elle n'est pas de la famille, mais elle est partout. Elle s'appelle Yettou, Fatna, Hadda, ou Malika. Ce roman raconte l'une d'elles. Et à travers elle, toutes les autres.

J'ai voulu écrire ce livre pour rendre visible l'invisible. Pour offrir une voix à celles qui n'en ont pas. Non pas une voix militante ou spectaculaire, mais une voix intérieure, tissée de dignité, de silence et de mémoire. Yettou ne crie pas. Elle endure. Mais elle observe. Et elle se souvient. Et, dans un simple cahier, elle commence à écrire.

Yettou, l'ombre du foyer n'est pas un roman à rebondissements. C'est une marche lente dans les plis du quotidien. Une traversée modeste, mais profonde, des rapports de classe, de genre, de ruralité. C'est un hommage aux femmes de ménage marocaines : souvent issues du monde rural, analphabètes ou peu scolarisées, mais riches d'une intelligence de la vie que l'on oublie trop vite. Elles tiennent debout les familles, en silence. Ce silence, justement, j'ai voulu l'écouter.

Ce roman est aussi une tentative de réparation littéraire. Car la littérature marocaine, si vibrante, si politique parfois, a souvent oublié ces femmes. Ou ne les a évoquées que de loin. Ici, Yettou est au centre. Elle n'est ni une héroïne, ni une victime. Elle est une femme. Avec ses douleurs, ses souvenirs, ses petites révolutions intimes.

Je dédie ce livre à toutes les Yettou du Maroc. À celles que l'on voit sans regarder. À celles qui ont tenu la main d'un enfant qui n'était pas le leur, consolé une femme brisée sans qu'on leur dise merci, plié des draps sans qu'on leur accorde une chambre.

Et à ma manière, en tant qu'homme, écrivain et fils de ce pays, je leur dis aujourd'hui : je vous vois. Enfin.

SOMMAIRE

- Préface : Je vous vois, enfin**
Préambule : Celle que l'on croise sans les voir
Prologue : Les clefs du silence
Chapitre 1 : Les clés de Yettou
Chapitre 2 : Le carnet des absents
Chapitre 3 : Le jour où la patronne pleura
Chapitre 4 : Le tiroir secret
Chapitre 5 : Les enfants de l'autre
Chapitre 6 : La gifle invisible
Chapitre 7 : Un vendredi d'absence
Chapitre 8 : L'écho du vide
Chapitre 9 : Le retour de la lumière
Chapitre 10 : Le journal de Yettou
Épilogue : Celle que l'on voit enfin



SCAN ME



***CHAPITRE 01 : YETTOU, L'OMBRE DU FOYER !
"CELLE QUE L'ON VOIT SANS REGARDER"***

Chaque matin, avant même que le soleil ne perce entièrement les rideaux lourds de l'appartement, Yettou arrive. Elle n'a pas besoin de sonner. Elle a les clés. Un trousseau discret, sans fioriture, pend à son doigt comme un pouvoir muet.

C'est elle qui ouvre les portes, qui réveille la maison avant même ses occupants. Un geste quotidien, presque sacré. Elle entre en silence, referme doucement, et commence sa chorégraphie discrète : ranger les chaussures, aérer les pièces, vider les cendriers, vérifier l'eau chaude.

Dans cet appartement du quartier Agdal à Rabat, la vie suit un rythme brisé, pressé, bruyant. Le père, fonctionnaire au ministère, part souvent sans un mot, les nerfs tendus, attaché-case en main. La mère, professeur de français dans un lycée privé, marmonne ses instructions sans lever les yeux. Les deux enfants – Mehdi, dix ans, et Lina, seize – déjeunent en silence ou en écoutant les vidéos TikTok sur leurs téléphones. La télévision est toujours allumée. Une ambiance d'usure moderne.

Et au milieu de ce chaos silencieux : Yettou. Petite, voûtée, le foulard bien attaché, les gestes précis. Elle ne parle presque jamais. On lui parle peu. On la remercie rarement. Mais sans elle, rien ne tient. Elle est le fil invisible qui recoud les jours.

Elle prépare les tartines, surveille le chauffe-eau, range les serviettes, nettoie les éclaboussures de dentifrice. Elle connaît par cœur les habitudes de chacun. Elle devine les humeurs, elle anticipe les besoins. Mais personne ne sait vraiment si elle dort bien, si elle mange à sa faim, si elle pleure parfois. Elle est là. Point. Yettou.

Sur la table, un petit carnet à spirale. Ce n'est pas le sien, mais elle l'ouvre parfois. Liste de courses. Tâches ménagères. Pages arrachées. Comme sa vie : utile, jetable, remplacée. Parfois, elle griffonne au dos d'un ticket de caisse une recette qu'elle a entendue. Elle les garde dans son sac en plastique noué. Des bouts de mémoire pour plus tard.

Un jour, la petite Lina explose : — Y a jamais de jus d'orange ! Et c'est quoi ce pain tout sec ? Yettou ne répond pas. Elle sait que ce n'est pas contre elle. Pas vraiment. Juste une façon de parler dans cette maison où l'on ne se parle plus. Elle baisse les yeux. Et poursuit.

Dans la salle de bain, elle nettoie le miroir. Son reflet lui fait peur. C'est une femme qu'elle reconnaît à peine. Où sont passées ses couleurs ? Son rire ? Elle repense à ses enfants, là-bas, à Khénifra. Elle compte les jours. Les mois. Elle n'a pas vu sa fille depuis deux étés. Pour l'anniversaire de son fils, elle a envoyé un colis avec des biscuits et une chemise. Il n'a jamais su que c'était elle qui les avait cousus à la main.

Les disputes éclatent dans la chambre à coucher. Des mots qu'on croit chuchotés mais qui traversent les murs. Yettou continue à plier le linge. Chaque pièce a sa tension. Chaque pièce a son silence. Elle est la gardienne de tout cela.

Mais qui la regarde ? Qui la remercie ?

Le soir, avant de partir, elle remet les clés dans le tiroir de l'entrée. Elle note mentalement ce qui manque : du savon, du sucre, du calme. Puis elle referme la porte derrière elle, comme on referme une vie qu'on ne s'autorise pas à vivre.

Elle descend l'escalier lentement. Chaque marche est un soupir. En bas, l'air de la rue la frappe. Elle remet son foulard, ajuste son sac plastique, et disparaît dans le flot des invisibles. Demain, elle reviendra. Et elle aura encore les clés.



CHAPITRE 02 : LE CARNET DES ABSENTS

Ce matin-là, comme chaque jeudi, Yettou entra avec une minute d'avance. La pendule murale de la cuisine, au tic-tac obstiné, lui confirmait qu'elle respectait son rituel. Posant son sac près du chauffe-eau, elle prit une inspiration lente, comme pour se préparer au vacarme du foyer encore endormi. Mais ce jour-là, elle ne commença pas tout de suite. Elle ouvrit discrètement la porte du petit cagibi à balais, fouilla sous une pile de torchons usés et en sortit un carnet à la couverture rigide, bleue, piquée de taches de graisse et de souvenirs.

Ce carnet était son trésor. Elle l'appelait "le carnet des absents". Non pas ceux qui l'avaient quittée, mais ceux qu'elle avait dû quitter : ses enfants, ses parents, ses anciennes patronnes, son ancien chez-elle. Elle l'avait commencé à Khénifra, un jour de pluie, juste après son départ vers Rabat. Il contenait des dates, des prénoms, des tâches, mais aussi des phrases mystérieuses, des dessins maladroits, des vers de poèmes appris dans son enfance.

Page 12 : "Souk du mardi – pommes 4 kg – Chacha toussait encore." Page 27 : "Mme D. m'a demandé de porter ses robes au pressing. Sourire forcé, fatigue cachée." Page 44 : "Abdelkader : dix ans aujourd'hui. Je n'y suis pas."

Chaque entrée était un éclat d'elle-même, soigneusement noté entre deux tâches ménagères. Elle écrivait vite, en cachette, avec un stylo emprunté à l'enfant ou trouvé au fond d'un sac. Le carnet n'était pas seulement un journal : c'était un pont entre ses vies. Entre Khénifra, où elle était mère, et Rabat, où elle était main-d'œuvre.

Elle se rappela la toute première maison où elle avait travaillé : une villa à Hay Riad, marbre froid, enfants silencieux, patronne obsédée par les traces de doigts. Puis il y avait eu cette famille à Temara : un couple chaleureux, mais fauché. On la payait en légumes. Elle avait gardé contact avec la vieille mère, maintenant morte. Chaque maison lui avait laissé une empreinte. Mais nulle part elle n'avait pu rester. Toujours remplacée. Jamais adoptée.

Dans une page pliée en deux, elle avait noté, il y a longtemps : "Ne pas s'attacher. Même aux enfants. Surtout aux enfants."

Et pourtant, dans chaque maison, elle s'était attachée. Au petit qui avait peur du noir. À la fillette qui lui lisait des histoires. À la jeune femme enceinte qui pleurait quand son mari rentrait tard. Yettou était une présence constante, un appui discret. Mais toujours effaçable. Elle passa le doigt sur une page humide.

L'encre s'était diluée par une larme tombée un soir de solitude. Elle se rappelait la scène : elle venait de raccrocher après avoir parlé à sa fille. Celle-ci lui avait dit : "Tu nous manques, maman, mais on comprend." Yettou avait eu envie de hurler. Mais elle avait souri, et repris son balai.

Ce carnet, c'était son pays. Un territoire à elle. Un refuge où personne ne lui disait quoi faire. Personne ne lui criait dessus. Personne ne la regardait de haut. Elle y écrivait le nom de chaque fleur plantée dans la cour de Khénifra, la recette du pain de sa mère, le chant des coqs qu'elle entendait enfant.

Elle referma le carnet doucement, comme on borde un enfant. Elle le glissa à nouveau sous les torchons, puis reprit sa place dans la cuisine. Elle avait du thé à préparer, du linge à trier, des miettes à balayer. Mais son esprit, lui, était encore dans ses pages.

À la fin de la journée, dans le bus bondé, entre deux arrêts, elle pensa : "Peut-être qu'un jour, quelqu'un lira ce carnet. Peut-être qu'un jour, on saura."

Et elle sourit, un peu.

Demain, elle écrirait une nouvelle page.



CHAPITRE 3 : LE JOUR OÙ LA PATRONNE PLEURA

Ce fut un matin étrange. L'air semblait plus lourd, comme si la nuit avait laissé derrière elle une poussière d'inquiétude. Dès son arrivée, Yettou sentit que quelque chose n'allait pas. Le sac à main de la maîtresse de maison était tombé au pied du canapé, la porte de la chambre mal refermée, et aucun son ne provenait de la télévision, d'ordinaire allumée dès l'aube.

Elle entra lentement dans la cuisine. Rien n'avait été préparé. Les enfants encore endormis. La maison semblait figée. Puis, un bruit sourd. Un souffle. Un gémissement presque imperceptible. Yettou s'approcha du salon. La patronne était assise sur le tapis, jambes repliées sous elle, les yeux rouges, un mouchoir chiffonné à la main.

— *Vous êtes là, Yettou ?*

C'était la première fois que cette voix tremblait. La première fois qu'on prononçait son prénom autrement qu'en l'appelant à l'ordre.

Yettou ne répondit pas. Elle s'agenouilla à ses côtés. Elle ne posa pas de questions. Elle tendit un coussin, redressa doucement l'épaule fatiguée, prit le mouchoir humide et le remplaça par un linge propre. Silence.

Puis la maîtresse de maison parla. D'un flot haché. Son mari. Une infidélité ancienne mais revenue. Un message lu par hasard. Une nuit dehors. Et surtout, cette fatigue. Ce vide. Elle parlait et pleurait. Yettou écoutait. Ses mains tremblaient en repliant la couverture. Elle murmura seulement :

— *Dieu est témoin.*

Elle ne pleura pas. Mais en elle, une compassion ancienne, une mémoire de mille douleurs, résonnait. Elle caressa le front de la femme en larmes, la borda comme un enfant blessé, puis alla lui préparer un thé à la menthe. Un vrai. Avec patience. Comme on prépare une prière.

Toute la matinée, elle resta là, silencieuse présence. Les enfants furent réveillés en douceur. Les volets ouverts plus tard. Pas de cris, pas de stress. Une accalmie inattendue. Un abri éphémère.

À midi, la patronne se leva, s'essuya les joues, replaça ses cheveux. — Merci, Yettou. T'es vraiment... vraiment... merci.

Puis elle partit dans la salle de bain. Reprit sa journée. Reprit son masque.

Le lendemain, tout avait repris. Les cris, les courses, le pain sec, les instructions aboyées. Personne ne parla de la veille. La patronne ne remercia plus. Le moment avait été effacé.

Yettou, elle, s'en souvint. Elle le nota dans son carnet.

"Mercredi 14. Elle a pleuré. Moi, je suis restée. Elle a oublié. Moi, je me souviens."
Et elle reprit son balai. Comme toujours.



CHAPITRE 4 : LE TIROIR SECRET

Ce matin-là, Yettou devait chercher un torchon propre dans le vaisselier du salon. Un meuble ancien, en bois verni, dont le tiroir du bas était toujours fermé à clé. Toujours. Par habitude, elle évitait de le toucher. Mais ce jour-là, en glissant la main dans l'espace entre les torchons et la planche, elle sentit le cliquetis d'un petit objet métallique. Une clé.

Un instant, elle hésita. Puis elle l'inséra doucement dans le tiroir fermé. Un déclic sec. Le tiroir s'ouvrit avec une résistance feutrée, comme si l'air lui-même retenait son souffle.

À l'intérieur, des lettres. Vieilles, jaunies par le temps. Une vingtaine, soigneusement rangées, certaines avec un ruban, d'autres à demi-ouvertes. Des photos aussi, des visages souriants, un homme qui n'était pas le mari actuel. Et au fond, un mouchoir brodé portant une initiale qu'elle ne connaissait pas.

Yettou ne lut pas. Elle ne déplia rien. Elle regarda les choses, simplement. Et elle comprit. Il y avait eu une autre vie. Une autre histoire. Un amour ancien, peut-être interdit. Un drame enfoui. Une douleur mise de côté.

Elle referma lentement le tiroir, y replaça la clé, essuya ses mains sur son tablier. Et reprit sa tâche.

Toute la journée, elle fut plus lente. Non pas de fatigue, mais de pensée. Chaque geste était une réflexion. Chaque silence un écho. Elle nettoyait, rangeait, bordait, mais en elle, résonnaient ces lettres muettes. Qui était cet homme ? Pourquoi avoir caché cela ?

Elle pensa à ses propres lettres. Celles qu'elle avait reçues de Khénifra. Elle les gardait dans une vieille boîte à chaussures sous son lit, avec les dessins de ses enfants, une mèche de cheveux de sa fille, et un ticket de train datant de son départ.

Les secrets, pensa-t-elle, ont chacun leur tiroir. Et les femmes ont l'art de les dissimuler là où personne ne regarde.

Le soir, elle écrivit une ligne dans son carnet :

"Un tiroir s'est ouvert. J'ai vu le chagrin de celle qui m'ignore. J'ai fermé doucement. Nos douleurs s'évitent, mais se reconnaissent."

Le lendemain, le tiroir était à nouveau fermé. Et la clé avait disparu.

CHAPITRE 5 : LES ENFANTS DE L'AUTRE

Il y a des jours où Yettou, en lavant une assiette, voit le visage de son fils. Non pas celui d'aujourd'hui, adolescent aux épaules déjà larges, mais celui d'avant : un enfant qui pleurait lorsqu'elle fermait la porte. Elle se souvient de ses mains qui s'accrochaient à son foulard, de ses yeux suppliants. Elle avait dû partir. Elle n'avait pas eu le choix.

Elle avait dix-sept ans quand elle est devenue mère. À seize, elle avait été mariée à un cousin éloigné, de dix ans son aîné, dans un douar près de Khénifra. Le mariage n'avait duré que deux ans. Des cris, des silences, des portes claquées. Un divorce mal vu. Une honte pour la famille. On ne parle pas de ces choses-là. On les enterre sous la poussière du quotidien.

Yettou était retournée chez sa mère. Trois enfants. Pas de travail. Une terre aride. Alors elle est montée à Rabat. Une amie de sa cousine lui avait dit : "Tu trouveras du travail. Il faut juste être discrète, propre, et ne jamais parler trop fort."

Elle a commencé dans une maison à Hay Nahda. Puis une autre. Puis encore une. À chaque fois, les enfants des autres. À chaque fois, les sourires d'emprunt. Elle les habillait, les nourrissait, les consolait. Elle connaissait leur carnet de vaccination, leur dentiste, leurs dessins animés préférés. Mais jamais, jamais, ils ne l'appelaient "maman". Et c'était normal. Et c'était cruel.

Un jour, elle fit la rencontre de Hadda. Une autre femme de ménage. Elle venait de Midelt. Le même regard fatigué, la même dignité droite. Elles prenaient le même bus, rentraient à la même heure. Petit à petit, elles ont commencé à parler. D'abord des prix au marché. Puis des enfants. Puis des patrons. Puis des blessures.

Elles avaient un pacte. Un pacte de dignité. Ne jamais se plaindre devant les autres. Ne jamais pleurer en public. Ne jamais voler, même une bouchée. "On lave leurs draps, pas notre honneur", disait Hadda.

Yettou aimait ce lien. Une amitié sans jalousie, sans questions, sans jugement. Un jour, elle offrit à Hadda un foulard cousu main. Hadda lui offrit un pain au cumin. Un échange de femmes. Un échange d'amour discret.

Mais Hadda, un matin, n'est pas venue. Cancer des os. Elle est morte dans un hôpital de Meknès, seule. Yettou n'a pas pu aller à l'enterrement. Elle a prié chez elle, en silence. Elle a gardé le foulard dans sa boîte à chaussures.

Depuis, chaque fois qu'un enfant lui sourit, elle sourit aussi. Mais en elle, une voix dit : "Ce n'est pas le tien. Ne t'attache pas. Tu n'as pas le droit."

Ce soir-là, dans son carnet, elle écrit :

"J'ai été la mère des enfants de l'autre. Mais la miennne de maternité reste debout, même quand personne ne la regarde."



CHAPITRE 6 : LA GIFLE INVISIBLE

Ce jour-là, le ciel était lourd. Pas de pluie, mais une menace suspendue. Dans la maison, l'ambiance était nerveuse. Le père était parti plus tôt que d'habitude, la chemise froissée, les gestes secs. La patronne tournait en rond, téléphone à la main, le pas agacé. Les enfants, silencieux, semblaient marcher sur des œufs.

Yettou, elle, faisait son travail. Comme toujours. Les mains dans l'eau tiède, elle frottait les verres avec soin. Elle pensait à sa fille qui devait passer un examen ce jour-là. Elle avait prié pour elle le matin. Puis, sans prévenir, la voix de la patronne trancha l'air :

— Où est ma montre ? Celle en or. Celle que je mets les vendredis !

Yettou releva la tête. Elle vit le regard accusateur. La voix montait.

— Tu l'as vue, non ? Tu ranges tout, tu touches à tout ! Tu l'as peut-être déplacée sans faire attention, ou pire... !

Le mot ne fut pas dit. Mais il planait. Voler.

Yettou sentit le feu lui monter aux joues. Elle ne répondit rien. Elle baissa les yeux. Elle essaya de se souvenir. Non, elle n'avait pas vu cette montre. Ou peut-être. Mais ce n'était pas elle. Jamais elle n'aurait osé. Jamais.

La patronne tourna sur elle-même, fouilla les tiroirs, les poches, les boîtes. Elle criait maintenant. Les enfants s'étaient réfugiés dans leurs chambres.

Yettou, droite, tenait toujours un verre à la main. Elle ne pleura pas. Elle n'expliqua rien. Elle savait que dans ces moments-là, les mots ne servent à rien. La suspicion est une tache qui colle.

Une heure plus tard, la montre fut retrouvée. Tombée derrière la commode. Aucune excuse ne fut prononcée. La patronne marmonna quelque chose en quittant la pièce. Et la vie reprit son rythme faux.

Mais Yettou, elle, avait reçu une gifle. Invisible. Une gifle de mépris. De doute. Une gifle qu'aucun bleu ne révèle, mais qui marque à jamais.

Ce soir-là, elle resta plus tard que d'habitude. Elle nettoya tout avec une rage douce. Comme pour effacer l'insulte. Comme pour se laver d'un crime qu'elle n'avait pas commis.

Avant de partir, elle écrivit dans son carnet :

"Aujourd'hui, ils m'ont regardée comme on regarde une voleuse. Je n'ai rien volé, sauf peut-être leur confort. Leur monde est fait pour qu'on s'écrase. Mais dans ma tête, je me suis levée. J'ai dit non."

Et ce "non" silencieux fut sa première victoire.



CHAPITRE 7 : UN VENDREDI D'ABSENCE

C'était un vendredi. Le jour des courses, des lessives, du grand ménage. Mais ce matin-là, la clé tourna dans le vide. La porte resta fermée. Yettou n'était pas là.

La maison se réveilla dans un léger flottement. Le père fronça les sourcils en cherchant sa chemise repassée. La mère, déjà en retard, renversa du café sur la nappe sans réagir. Mehdi, pieds nus, ne trouva pas ses chaussettes. Lina demanda :

— *Elle est où, Yettou ?*

Silence.

À l'hôpital Ibn Sina, Yettou était couchée sur un lit étroit, perfusée. Une infection mal soignée, une fatigue accumulée, un malaise dans le bus. On l'avait gardée pour observation. Le médecin, jeune et courtois, lui avait dit :

— Il faut vous reposer, Lalla. Votre corps dit stop.

Elle avait souri, timidement. "Lalla". Cela faisait longtemps qu'on ne l'avait pas appelée ainsi.

Pendant ce temps, à la maison, le désordre grandissait. Le linge s'empilait. Les assiettes aussi. Les enfants râlaient. La mère, nerveuse, appela une voisine :

— *Tu ne connais pas une femme de ménage, juste pour aujourd'hui ?*

Mais personne n'était disponible. Et aucune n'aurait su où étaient rangés les draps propres. Aucune n'aurait su que Lina détestait le pain de la veille. Aucune n'aurait vérifié si le chauffe-eau ne débordait pas.

Le soir, le père, en revenant du travail, dit simplement :

— *On aurait dû prendre de ses nouvelles. C'est bizarre qu'elle ne vienne pas sans prévenir.*

La mère hochait la tête. Mais aucune des deux ne prit le téléphone. Comme si appeler Yettou revenait à franchir un mur invisible.

C'est Mehdi qui, le samedi, demanda qu'on aille la voir. Il avait peur qu'elle soit partie pour toujours.

Le dimanche, l'aînée, Lina, alla à l'hôpital. Elle entra timidement dans la chambre. Yettou lisait son petit carnet. Elle leva les yeux, surprise. Et dans les yeux de la jeune fille, il y avait autre chose. Une attention. Une inquiétude réelle.

— T'as maigri, Lalla Yettou. Tu veux que je t'apporte quelque chose ?

Yettou sourit. Elle ne savait pas quoi répondre. Elle n'avait jamais été appelée "Lalla Yettou" dans cette maison.

Ce soir-là, dans son carnet, elle écrivit :

"J'ai manqué un jour. Et la maison a tremblé. Pas pour moi. Pour ce que je fais. Mais une voix m'a appelée par mon nom. Peut-être que demain, je ne serai plus totalement invisible."

Et elle referma les yeux, plus apaisée.



CHAPITRE 8 : L'ÉCHO DU VIDE

La chambre d'hôpital était blanche, presque aveuglante. Une lumière diffuse filtrait par la fenêtre haute, créant une clarté sans chaleur. Yettou restait allongée, les mains croisées sur le ventre, regardant le plafond. C'était la première fois, depuis des années, qu'elle passait plus de deux jours sans travailler. Elle avait oublié ce que c'était que d'exister sans être utile.

Les bruits du couloir la berçaient doucement : un chariot de soins, un pas pressé, un soupir de malade. Mais ce matin-là, un autre son vint frapper à sa porte. Timide, hésitant. Trois petits coups.

— Lalla Yettou ?

C'était Lina. Elle entra avec un sac en toile, mal refermé, contenant des fruits, un jus, un cahier. Elle avança sans trop savoir où poser ses mains. C'était la première fois qu'elle visitait une femme de ménage.

Elle se sentit un peu ridicule avec son vernis à ongles rose et sa gêne mal masquée.

— On savait pas trop quoi ramener... C'est moi qui ai insisté.

Yettou se redressa doucement. Elle sourit. Un vrai sourire, qui montait jusqu'aux yeux.

— Merci, ma fille. Dieu te protège.

Lina resta debout, puis s'assit au bord du lit. Un silence. Puis elle regarda les mains de Yettou. Des mains tannées par les produits, les lavages, les hivers rudes. Elle n'avait jamais vraiment regardé ces mains.

— Tu te rappelles quand je pleurais pour pas aller à l'école ? C'était toi qui préparais mes habits.

— Oui. Tu voulais toujours la jupe bleue.

Elles rirent. Un rire doux, hésitant, comme celui de deux femmes qui découvrent qu'elles se connaissent depuis longtemps sans s'être vraiment vues.

Lina sortit le cahier du sac.

— Je sais que t'aimes écrire. Je l'ai acheté pour toi. Tu peux y mettre tes recettes. Ou des choses à toi.

Yettou toucha la couverture avec émotion. Un cahier vierge. Un espace pour sa voix. Elle ne dit rien. Elle posa le cahier sur la table de chevet, comme un trésor fragile. Puis elle prit la main de la jeune fille.

— Tu sais, vous êtes un peu mes enfants aussi. Même si je dis rien.

Lina baissa les yeux.

— Et toi, t'es un peu ma deuxième grand-mère. Mais je t'ai jamais dit merci.

Elles restèrent là, unies dans le silence. Dans ce vide que la parole ne remplit pas toujours, mais que la présence apaise.

Le soir venu, après le départ de Lina, Yettou ouvrit le nouveau cahier. Elle écrivit :

"Une main jeune a touché la mienne. Et j'ai entendu un merci que j'attendais sans le savoir. L'écho du vide a répondu."

Puis elle ferma les yeux. Et s'endormit, le cahier près du cœur.



CHAPITRE 9 : LE RETOUR DE LA LUMIÈRE

Lorsqu'elle franchit à nouveau le seuil de la maison, une semaine plus tard, Yettou sentit quelque chose d'étrange. Ce n'était pas le tapis proprement aspiré, ni les vitres que la patronne avait visiblement tenté de laver elle-même. Non, c'était autre chose. Une atmosphère. Un silence moins indifférent. Un regard qui l'attendait.

Mehdi courut vers elle avec un petit dessin en main : un soleil avec un foulard. Et trois mots maladroits en lettres bâclées : "Rabiha t'aime". Elle ne corrigea pas l'orthographe. Elle le serra doucement.

La maîtresse de maison lui dit simplement :

— Tu peux te reposer encore un peu, si tu veux. On peut s'arranger.

C'était la première fois que cette phrase venait sans soupir ni reproche. Une phrase simple. Mais différente.

Yettou reprit son tablier. Lentement. Elle entra dans la cuisine, retrouva ses repères, les gestes familiers. Mais cette fois, les choses semblaient moins automatiques. On l'observait. On faisait attention. Pas tout le temps. Pas par tous. Mais un regard au moins avait changé.

Lina vint vers elle en fin de journée avec un autre cadeau : un stylo à plume, bleu foncé.

— Pour ton cahier. Tu peux écrire ce que tu veux. T'as beaucoup de choses à dire, je crois.

Yettou baissa les yeux. Elle ne savait pas si elle devait pleurer ou sourire. Elle fit les deux à la fois. Et murmura :

— Que Dieu te donne une belle vie, ma fille.

Ce soir-là, après le dîner, elle resta un moment sur le balcon de la petite chambre qu'on lui avait laissée. Elle regardait les lumières de Rabat, les néons des voitures, les fenêtres allumées. Elle pensa à Hadda, à Khénifra, à son fils. À toutes les fois où elle avait été invisible.

Elle ouvrit son cahier et écrivit :

"La lumière ne vient pas des plafonniers. Elle vient du regard d'un enfant. D'une main tendue. D'un mot simple. Aujourd'hui, j'ai existé un peu."

Elle ferma doucement la page. Et pour la première fois depuis longtemps, elle s'endormit sans se sentir absente d'elle-même.



CHAPITRE 10 : LE JOURNAL DE YETTOU

Le cahier offert par Lina est presque plein. Chaque page est un murmure, un pan de vie, une trace écrite de ce qui n'a jamais été dit. Yettou écrit la nuit, à la lumière discrète d'une lampe de chevet. Le silence devient alors son complice. Elle n'a pas étudié longtemps, mais les mots lui viennent, sincères, simples, puissants. Ils racontent ce qu'elle a vu, ce qu'elle a tu, ce qu'elle a aimé, ce qu'on lui a pris.

Elle y a inscrit le nom de ses enfants. Leurs dates de naissance. Le souvenir précis de leurs premiers pas. Elle y parle de Hadda, de son rire rauque, de ses remèdes ancestraux. Elle y consigne les recettes transmises par sa mère : le khobz beldi, le thé à l'absinthe, la soupe des jours de fièvre.

Mais surtout, elle y raconte sa vie de l'ombre. Les maisons. Les regards. Les humiliations subies sans crier. Les petits gestes de bonté reçus comme des trésors. Elle ne règle pas de comptes, non. Elle témoigne. Elle laisse une trace.

Un jour, Lina la surprend en train d'écrire. Elle s'assoit doucement près d'elle, sans interrompre.

— Tu sais, tu pourrais le publier. Ton cahier. D'autres femmes se reconnaîtraient.

Yettou sourit. Elle n'y croit pas. Mais elle aime cette idée. Que sa voix sorte du tiroir. Qu'elle touche d'autres vies.

Elle écrit ce soir-là :

"J'ai été la femme qui lave sans qu'on la voie. Celle qui sait tout mais qu'on interroge jamais. Mais dans ce cahier, je suis devenue Yettou. Entière. Debout. Libre."

Le roman s'achève sur des extraits de ce journal. Des phrases courtes. Des éclats de vérité :
"J'ai plié les draps de ceux qui me regardaient de haut. Mais mon âme, je ne l'ai jamais pliée."

"Ils m'ont confié leurs enfants. Mais ne m'ont jamais demandé si les miens me manquaient."

"La fatigue n'est pas ce qui tue. C'est le mépris."

"Je suis femme de ménage. Mais dans mon cœur, je suis poétesse."

Et en dernière page, écrite à l'encre bleue, la plus simple :

"Je m'appelle Yettou. Et je vous vois. Même quand vous ne me regardez pas."

Elle referme le cahier. Et cette fois, elle ne le cache pas.



POÈME :

« LE CAHIER DES SILENCES »

Celle que l'on ne voit pas
Elle arrive à l'aube, sans faire de bruit,
Une clef dans la main, le cœur endormi.
Elle pli les draps, essuient les colères,
Ramasse les miettes, chasse la poussière.

On ne leur dit rien, ou des mots pressés,
Juste assez pour qu'elles ne se sentent pas blessées.
Elle écoute les murs, elle devine les silences,
Dans leur tablier, elles portent l'enfance.

Yettou s'appelle celle que nul ne nomme,
Ni sœur, ni mère, ni femme, ni personne.

Mais elle connaît la fièvre des enfants,
Les chagrins d'adultes, les secrets tremblants.

Elle écrit la nuit sur des bouts froissés,
Des poèmes simples qu'on ne veut jamais publier.

Un jour, une fille l'a regardée vraiment,
Et dans un mot doux, elle a reçu son moment.

Pas d'applaudissements, pas de reconnaissance,
Mais un cahier offert, et un peu d'existence.

Yettou, l'ombre du foyer, debout dans la lumière,
Son silence écrit plus fort que toutes nos prières.

Et si un jour vous croisez son regard,
Souvenez-vous qu'elle est là. Et qu'elle vous voit.

ÉPILOGUE

CELLE QUE L'ON VOIT ENFIN

Le cahier de Yettou est aujourd'hui posé sur une étagère modeste, entre un livre de cuisine et un Coran bien usé. Elle continue d'écrire, parfois. D'un mot, d'un vers, d'un souvenir. Pas chaque jour. Mais assez pour que rien ne se perde.

Les enfants ont grandi. Lina est partie faire ses études. Mehdi joue moins sur son téléphone. La maîtresse de maison dit encore rarement merci, mais elle hésite désormais avant d'élever la voix. Le père ne parle toujours pas beaucoup, mais il salue Yettou le matin. C'est peu. C'est déjà un monde.

Yettou, elle, a changé. Non pas son tablier, ni sa fonction. Mais son regard. Elle sait désormais qu'elle existe ailleurs que dans l'utile. Elle sait que ses mots ont du poids. Qu'elle peut être une mémoire. Une voix. Une présence.

Elle n'a pas quitté son poste. Pas encore. Mais elle rêve. Elle rêve d'un jour où les femmes comme elle auront un syndicat. Un jour férié à leur nom. Des droits. Une reconnaissance.

Un jour, peut-être, ce roman sera lu par une autre Yettou. Et elle se dira : « Moi aussi. » Et cette simple pensée sera une graine. Une lumière. Une réponse à l'oubli.

Yettou n'est plus une ombre. Elle est une survivante. Une poétesse du quotidien. Une femme debout.

Et cela, rien ni personne ne pourra plus l'effacer.

MOHAMED AIT BELLAHCEN

YETTOU, L'OMBRE DU FOYER - "CELLE QUE L'ON VOIT SANS REGARDER"

« Elle existe, désormais »

Yettou ne cherche pas de reconnaissance. Elle n'attend pas les applaudissements, ni les grands mots, ni les médailles. Ce n'est pas une héroïne de roman. C'est une femme parmi tant d'autres, debout dans le quotidien, droite dans l'effacement.

Ce que vous avez lu n'est peut-être qu'un fragment de sa vie. Un simple cahier oublié, retrouvé entre deux draps, entre deux mondes. Mais pour elle, c'était tout. Un espace pour se dire. Pour exister autrement qu'à travers les corvées ou les silences.

Yettou ne réclame rien. Elle écrit. Elle se souvient. Elle observe. Et parfois, elle espère.

À travers elle, ce sont des milliers de femmes qui prennent forme. Des mères absentes malgré elles. Des mains invisibles qui tiennent debout les foyers, les habitudes, les vies des autres. Elles n'ont souvent pas de nom. Ou plutôt, elles en ont un, mais il s'efface dans le bruit du quotidien.

Aujourd'hui, ce nom est resté.

Yettou.

Elle ne s'efface plus.

Elle est là.

Et elle vous regarde, peut-être, à votre tour.

ÉDITION NON COMMERCIALE PRIX O DH
IMPRESSION PERSONNELLE

—●—
2025 © Copyright - L'Opinion des Jeunes, L'ODJ MÉDIA